

Traditions de Confucius et de l'Extrême-Orient contemporain

Leonid Vasiliev

Institut d'Amérique latine

Moscou, 18 février 1994

L'humanisme dans différentes Cultures

Annuaire 1994

Centre Mondial d'Études Humanistes

A propos de la civilisation chinoise classique, qui exerce une telle influence sur la société actuelle d'Extrême-Orient, il faut observer que l'humanisme en était précisément la base. On doit souligner qu'il ne s'agissait pas du même humanisme que nous avons connu en Europe depuis la Renaissance. L'humanisme européen avait recueilli l'héritage de l'Antiquité, son fondement était la liberté de la personne, son idéologie avait pour origine l'œuvre de Socrate ; Batkin présente d'une façon remarquable ses apports les plus importants ; ce qui me dispense de traiter ce thème en détail.

L'humanisme de la Chine ancienne était différent, c'était un moyen pour créer une société harmonieuse. L'état organisé de façon paternaliste. Dans ce sens, l'homme de la Chine antique n'était pas tant orienté vers la personnalité, même si on lui accordait une grande importance, que sur l'aspect de son auto-perfectionnement éthique. Si nous nous souvenons de l'idéal de Chun-Tzu, nous constatons que cet humanisme était plutôt orienté vers le "socium". La pensée de la Chine antique était sans aucun doute autoritaire car entièrement basée sur la bonne renommée et artificiellement élargie avec les objectifs didactiques des grands sages tels que Yao, Shung et Yui. Il s'agit de l'autorité de l'idéal suprême, de l'autorité du dogme inamovible, ce qui correspondait à la mentalité des anciens Chinois, qui n'avaient pas de système religieux développé et qui remplissaient ce vide essentiel par des constructions éthiques. Ces constructions grandioses étaient associées au nom d'un très grand sage, la personne la plus importante pour les Chinois, le père de la nation, le maître vénéré Confucius. Confucius (551-479 av. JC) fut le prophète le moins religieux parmi tous les prophètes les plus illustres de l'Antiquité, de Zarathoustra jusqu'à Mahomet. Confucius ne concevait pas la prophétie religieuse en tant que telle ; il se montrait sceptique vis-à-vis de tous les dieux et de toutes les divinités ; il ne considéra que le Grand Ciel, qu'il interpréta comme le Cosmos régissant tout. Confucius ne s'intéressa ni aux problèmes de la mystique et de la philosophie de la nature, ni à ceux de la vie et de la mort. Mais Confucius était un grand moraliste ; sa morale ne suivait pas les mêmes principes éthiques que les prêcheurs de telle ou telle religion. La morale de Confucius s'auto-suffisait et était efficace en elle-même. Il faut dire qu'elle

constituait une tradition dans la Chine de la période Tchou. A la fin du XI^e siècle avant J.C., un sage, Tchou-gun, exposa sa brillante idée sur le rôle du Ciel : le Ciel donne vertu et pouvoir ("Te") à ceux qui ont beaucoup de bonté et les retire à ceux qui ont perdu leur propre "Te". Dans l'empire, il donne droit au pouvoir à ceux qui possèdent la plus grande quantité de ce principe "Te". Cette idée concernant la domination du Ciel orienta les habitants du royaume de Tchou durant de longs siècles. Ainsi, 500 ans avant Confucius, il était évident dans la pensée chinoise ancienne que le monde était mû par la volonté suprême du Ciel. Celle-ci se manifestait en donnant le pouvoir aux dignes, au sages et aux bons. Le principe de la prédominance éthique se fondait sur l'idée du mandat du Ciel. C'est pourquoi Confucius dut élaborer et détailler des normes éthiques, les mettant en relation avec l'être humain et son auto-perfectionnement, ce qui donne à la doctrine et à toute la tradition confucéenne chinoise un caractère humaniste marqué. Confucius aimait parler de son respect des traditions de l'Antiquité, de sa vénération de ce qui est ancien, de son respect de Tchou-gun et d'autres anciens sages. Il considérait, en général, qu'il n'avait créé aucune sagesse mais qu'il transmettait celle des anciens prophètes. Ce n'était pas tant œuvre de propagation que souci de souligner la continuité d'une tradition culturelle. Mais en réalité, Confucius créa quelque chose de nouveau : une doctrine orientée vers l'éducation des nouvelles générations, dans l'esprit de vénération des ancêtres. Dans la tradition chinoise, cela a une importance primordiale et manifeste un culte très développé des ancêtres et de déférence pour "Hsiao". Cette doctrine a aussi été orientée vers le maintien et la reproduction de cette tradition et de ces principes généraux de vie détaillés, précisément, par Confucius. Là, je relève la culture d'un sentiment très aigu du devoir, du désir de vivre justement, de se perfectionner constamment, d'observer consciencieusement les normes établies et surtout le cérémonial, ce qui forge une discipline pour l'être humain et garantit la société contre les bouleversements. Tout cela crée confort spirituel dans le monde et stabilité conservatrice.

Selon la "règle d'or" de l'éthique humaine universelle, "Ne traite pas les autres d'une façon dont tu ne voudrais pas qu'ils te traitent", Confucius essayait de former chez ses disciples et à travers eux, dans toutes les générations suivantes, un esprit de grande prudence. Pour cela, on créa une figure artificielle et abstraite d'une personne noble, Chun-Tzu, la personne idéale. Ce modèle d'être humain est hautement moral et hautement bon, il ne pense pas sans arrêt à son profit personnel mais au devoir suprême ; il se consacre à l'éducation de l'humanité et à celle des êtres humains dans un esprit de justice. Il donne à tous l'exemple irréprochable d'un auto-perfectionnement permanent, du savoir et de la réflexion concernant de nouvelles connaissances, du savoir agir dans n'importe quelle situation sans perdre sa dignité et sans que les idéaux ne soient trahis. Pour atteindre sa haute destinée, chacun devait s'orienter vers l'imitation de ce modèle construit artificiellement. Cette méthode en elle-même ne peut être considérée comme spécifique ou exceptionnelle mais plutôt comme une norme pour n'importe quelle doctrine religieuse. Mais la différence réside dans le fait que l'objet de vénération qui nous oriente n'est pas Bouddha ou le Christ, ni des moines ou des saints, ni des soufis extravagants, ni non plus des dieux ou des héros légendaires. L'objet de vénération est une personne commune qui vit parmi nous et qui se distingue des autres uniquement par les hautes valeurs morales qu'elle observe dans sa vie quotidienne.

Une autre distinction est aussi très importante : le modèle idéal de l'être humain n'a pas été créé au nom de l'être humain en tant que tel, parce que celui-ci n'était pas au centre de la conception de Confucius. Le centre de cette

construction était une société harmonieuse, un État très organisé et très ordonné dirigé par un gouvernant digne et sage et par des fonctionnaires justes et humains. Créer une telle société et un tel État était l'objectif suprême de Confucius. Un être humain bien éduqué était le moyen pour atteindre cet objectif suprême.

Avec le temps, la doctrine de Confucius, en surpassant de nombreux rivaux, en observant tout ce qu'il était utile d'apprendre d'eux sans changer ses propres principes devint l'idéologie officielle de l'empire où l'on ne mettait pas spécialement l'accent sur l'humanisme. Il s'agissait plutôt d'un système bureaucratique fortement centralisé, dans lequel l'être humain qui se trouvait au bas de l'échelle n'était qu'objet d'actions administratives. Néanmoins, les idées de Confucius ne disparurent pas de ce système. Tout en se modifiant, elles continuèrent d'exercer leur influence et, plus encore, elles se transformèrent en un dogme assez rigide que tous devaient respecter. Les plus dignes et les plus intelligents devaient l'étudier consciencieusement et le pratiquer constamment. Ce qui ne signifiait pas que les habitants de l'empire s'étaient transformés en automates. La vie c'est la vie, et on ne peut contenir très longtemps tout le monde dans les règles rigides d'un dogme. Toutefois, les motivations générales du comportement étaient établies par la doctrine de Confucius, enseignées à tous ; elles étaient, pour ainsi dire, bues en même temps que le lait maternel, ce qui donna des résultats.

L'humanisme de Confucius, comme on l'a signalé, n'a rien à voir avec la liberté de conduite, avec la liberté de choix, avec les principes démocratiques, ni même avec l'expression de la volonté du peuple. Tout au contraire, la doctrine de Confucius s'inscrivait dans une construction impériale bureaucratique, fortement paternaliste. Dans le cadre de cette construction, les aînés sont vénérés et exercent la fonction de dirigeants, les jeunes (pas tant par leur âge, bien qu'il eût son importance, que par leur position sociale), ont pour fonction d'être gouvernés et dirigés.

Chacun devait vivre selon la manière enseignée par Confucius. Chacun devait se perfectionner constamment pour atteindre la règle de conduite. Cette règle rigide de Confucius devint obligatoire pour tous, surtout dans la conduite sociale. Il est naturel que cette norme ait imprimé son sceau sur chacun et les croyances religieuses ultérieures ne purent rien y changer. Depuis le début de notre ère, en Chine, des religions proprement dites comme le Taoïsme et le Bouddhisme sont apparues et ont été très actives. Mais leurs fidèles en Chine comme en Corée et au Viêt-Nam et, à un moindre degré au Japon, étaient les uns et les autres, je dirai même, avant tout, des disciples de Confucius. Ils l'étaient non pas par la foi ou par un choix religieux mais par l'éducation et la conduite, par un modèle de la pensée et du discours, par un mode de vie quotidienne et par des stéréotypes de style de vie. Ainsi la doctrine de Confucius, aspirant à l'harmonie et l'ordre par le principe prioritaire de la morale humaniste, devint le principe de vie de la plupart des pays d'Extrême-Orient et surtout de la Chine. Lorsque, au siècle dernier, pendant les guerres de l'opium, la Chine s'ouvrit au marché mondial et devint l'objet de l'expansion capitaliste coloniale, cela se refléta immédiatement dans la vie de l'Extrême-Orient. Comme d'autres pays de cette région et de tout le monde colonial, la Chine s'adaptait à cette situation et résistait. Malgré cette résistance et cette adaptation aux nouvelles circonstances, elle maintenait sa fidélité à la doctrine de Confucius, ce qui a donné ses résultats. Pour la première fois, le Japon surprit tout le monde. Il n'est pas évident pour tous que sa particularité n'est pas tant fondée sur sa situation spéciale d'état insulaire – bien que cet aspect ait de l'importance – que sur son génotype culturel en tant que branche de la même civilisation que Confucius. Ceci devint plus évident de nos jours, quand, après la

deuxième Guerre mondiale, le modèle japonais commença à se mettre en place avec succès en Corée du Sud, à Taiwan, à Singapour, à Hong-Kong et dans d'autres pays où il existe des colonies d'émigrants chinois qui occupent en général des positions dominantes dans l'économie de ces pays.

Je voudrais maintenant faire quelques commentaires sur la Chine continentale devenue victime de la gigantesque expérience marxiste, mettant à part la Corée du Nord, encore qu'elle puisse, dans une moindre mesure, être concernée. Il y a lieu de remarquer que l'influence et l'héritage de la tradition de Confucius pèsent encore pendant cette expérience, bien que les manifestations et les particularités en soient différentes. L'habitude d'observer une discipline rigoureuse, d'obéir infailliblement aux ordres des anciens, le souci d'aboutir à un idéal abstrait, le droit du peuple de se soulever contre un mauvais gouverneur pour donner le pouvoir à celui qui possède le "Te", se sont manifestés dans la Chine contemporaine. La renonciation au vil profit, entendant par là le marché capitaliste et la propriété privée, était au nom des idéaux supérieurs, d'un futur lumineux et d'une structure bureaucratique et idéologique très rigoureuse que nous connaissons tous : au sommet, l'empereur ou le président, ses adjoints – les marxistes ou les disciples de Confucius – idéologiquement éduqués et à la base, la masse ignorante. Tout cela a joué dans le fait que la Chine ait si facilement accepté le marxisme. Mais après plusieurs décennies de vaines expérimentations qui menèrent le pays à une impasse, l'esprit pratique des Chinois se manifesta. Celui-ci était naturel, c'était le fruit d'une éducation de plusieurs siècles durant lesquels les Chinois s'étaient habitués à ne pas placer leurs espoirs en Dieu mais à raisonner objectivement et à accomplir les étapes pratiques adéquates. Sans faire beaucoup de bruit, s'appuyant sur son ancienne tradition, sur sa recherche d'auto-perfectionnement constant, du meilleur ordre et de la suprême harmonie, sur son amour du travail et de la justice, sur l'émulation comme stimulant pour réussir, l'immense Chine commença, après la mort de Mao, à sortir progressivement de l'impasse marxiste-maoïste. Sur la voie de l'économie de marché (déjà testée avec succès par d'autres pays d'Extrême-Orient d'inspiration confucéenne), la Chine continentale, à l'égal de ses voisins, commença à appliquer cette partie de la grande tradition humaniste qui met l'accent sur l'être humain. En ce sens, on peut dire que ces intentions humanistes ont joué, dans une certaine mesure, un rôle semblable à celui joué par le protestantisme dans l'histoire de l'Europe capitaliste.

Le mode de vie puritain, l'ascétisme dans la vie quotidienne, l'amour colossal du travail, le fait de savoir se contenter de peu, l'ardeur à aspirer constamment au meilleur, au maximum constituent une manifestation d'auto-perfectionnement et sont à la base du système compétitif d'examens de l'école de Confucius. L'habitude de faire des affaires honnêtement, d'être un associé sûr, d'être guidé par la justice et la bonté était préconisée par Confucius et assimilée par les Chinois. Tout cela commença à jouer en Chine continentale, comme cela avait été le cas au Japon et à Singapour. Bien sûr, l'humanisme chinois est éloigné de l'humanisme européen. L'orientation vers l'être humain, ses meilleures qualités et potentialités n'ont changé ni l'esprit ni l'orientation générale de la tradition.

Ce fait joue aujourd'hui un rôle positif alors que la Chine s'achemine vers l'économie de marché ; il l'aide et vite (précisément les Chinois sont pressés). Cela se passe sous la direction de chefs communistes qui changent lentement, qui se trouvent dans une structure bureaucratique et ont généralement une main de fer. La Chine continentale d'aujourd'hui est l'objet de convoitises pour beaucoup de nos "patriotes" mécontents à cause des réformes réalisées dans notre pays. Nous pouvons les comprendre : nous marchions l'un à côté de l'autre ; nous étions

devant, nous les éduquions, ils apprenaient de nous (pas forcément tout et tout le temps) ; parfois, ils refusaient notre aide, notre expérience, et aujourd'hui tout est étrange.

Dans leur pays tout se passe bien ; dans le nôtre, de nombreux journaux disent que nous devrions faire comme eux et que nous obtiendrions ainsi d'autres résultats. Mais je réponds que pour cela il est nécessaire, avant tout, de se comporter comme les Chinois ; dans notre pays nous n'avons pas de Chinois, nos traditions civilisées et "demi-civilisées" n'ont rien de commun avec les traditions chinoises. Sans parler du fait que la Chine, malgré l'expérience maoïste, a conservé sa paysannerie qui conserve encore l'amour du travail. Les paysans qui n'ont pas été déplacés et qui ne sont pas attirés par le pouvoir, s'orientent pour le moment vers les règles de l'économie de marché.

Dans notre pays, nous n'avons pas de tels paysans. Bien qu'en Chine le complexe militaro-industriel ait été assez développé, il ne peut se comparer au nôtre. Dans notre pays, pas moins de 70% de l'industrie et de nombreux professionnels, y compris les scientifiques, travaillent pour la guerre. Finalement, nous n'avons pas la tradition humaniste chinoise : il n'existe pas de respect envers l'être humain, son travail et ses résultats, pas de respect de sa propriété, de ses capacités, de sa formation professionnelle, de ses possibilités et de son succès sur le chemin de l'auto-perfectionnement constant. Il existe une caractéristique de plus : le Chinois est un entrepreneur né, il est très bon commerçant et sait très bien utiliser la structure du marché.

Dans l'histoire de l'empire chinois, avec sa structure bureaucratique rigide, il n'y avait pas de possibilités de développer ces capacités. En Chine, le commerçant, en général un homme riche, était toujours opprimé par les autorités. Mais quand il échappait au contrôle rigide de l'État bureaucratique, ces capacités commençaient à s'exercer et se manifester activement, phénomène visible avant tout, à travers l'exemple des "juasia". Aujourd'hui, cela se manifeste très bien en Russie ou au Kazakhstan, où l'activité des commerçants chinois, de même que celle des vietnamiens, se distingue ostensiblement de celle de la masse de notre population qui ne sait pas faire le commerce et qui commence à peine à apprendre cet art.

Nous pouvons, pour cette raison, noter que le succès du Japon dans le développement de l'économie de marché est partiellement lié au fait que l'empire, au sens chinois du terme, n'y a jamais existé. Il y avait un empereur mais pas la structure bureaucratique. Au Japon, la structure féodale opérait avec ses princes et chevaliers qui, entre autres, étaient maîtres des villes et contribuaient au développement du commerce et, en général, du marché. Pour conclure, je voudrais signaler que certaines parties de mon exposé n'ont pas de relation directe avec les idées et la tradition humaniste dans le sens classique du terme chinois, bien qu'il s'agisse d'un humanisme très différent de l'humanisme européen. Malgré tout cela, je considère que l'impulsion de Confucius a joué un rôle important, certainement décisif, non seulement dans l'histoire de la culture chinoise et dans l'histoire chinoise en général mais aussi de nos jours, quand la Chine et toute la civilisation de l'Extrême-Orient, fidèles aux traditions de Confucius, remportent des succès dans l'adaptation aux nouvelles conditions de l'économie de marché fondée sur le modèle européen et non sur le modèle de la propriété privée de Confucius. Mais je tiens aussi compte de l'attitude chinoise traditionnelle envers l'homme et ses devoirs à propos de la vie qui l'entoure, envers ses possibilités, ses obligations, ses capacités, ses qualités morales et ses principes humanistes.